INSTITUT NATIONAL.

Séance du 5 prairial.

Madame de Stael-Holstein fait hommage à l'institut d'un ouvrage intitulé : *De la littérature considérée dans ses rapports avec la politique, etc.*

On lit une lettre adressée à l'institut par les citoyens Pastoret, Fontanes, Sicard et Barthelemy.

Le 29 floréal an 8.

„ Tous nos vœux et nos souvenirs, en lisant votre lettre, nous ont rappellés vers nos collégues. Un examen plus réfléchi de votre procès-verbal que vous y avez joint, a pu seul contenir ce mouvement de notre sensibilité. Les rapports que nous avons eus avec tant d'hommes célebres et respectables, nous sont trop chers pour qu'ils s'affaiblissent de notre gré. Quand notre patrie nous traitait en étrangers, vous ne l'étiez point à nos yeux. *Pourriez-vous le devenir*, quand elle nous fait rentrer dans son sein? Si des formes *dont vous n'êtes pas les maîtres*, vous empêchent de tenir le même langage que nous, les principes et l'amitié qui sont au-dessus de toutes les formes, nous commandent de rester fideles à nos premiers sentimens. Rien ne peut nous enlever l'honneur d'avoir assisté aux premieres séances de l'institut, et nous voulons conserver tout entier le souvenir des marques d'estime et d'affection que nous reçûmes alors de tous les membres. C'est ainsi que nous devons surtout témoigner notre reconnaissance à ceux qui nous ont montré un si noble *dévoûment*, et qui verront toujours dans nous ce que nous verrons toujours en eux„

Après la lecture de cette lettre, le citoyen Desalle-Delisle, a proposé de délibérer, à scrutin secret, sur la question de savoir si un membre de l'institut, légalement élu, pouvait être privé de sa place. L'institut a décidé, presqu'à l'unanimité, qu'il n'y avait pas lieu à délibérer sur cette question.

Quelques membres ont demandé que l'institut s'adressât au gouvernement pour obtenir les moyens de concilier avec la loi qui borne à cent quarante-quatre le nombre des membres de l'institut, le desir qu'il a de réunir ceux de ses membres qui en ont été séparés par la loi du 19 fructidor.

On a observé que le corps-législatif n'étant pas assemblé, et le gouvernement ne pouvant statuer de son autorité sur la question, sept ou huit mois s'écouleraient avant que la solution fût possible; et que probablement les membres exclus le 18 fructidor, seraient réélus avant la loi.

L'institut a décidé qu'il n'y avait pas lieu à délibérer sur la proposition.

THÉATRE DES TROUBADOURS.

La Femme invisible a occupé tout Paris quelques jours, et diverses feuilles publiques assez longtems: il était présumable que ce spectacle singulier serait bientôt le sujet de quelque piece de circonstance. Les Troubadours viennent de s'en emparer, et lui doivent une bluette qui a obtenu assez de succès.

Il est peu nécessaire de dire comment l'auteur a su lier une intrigue amoureuse à quelques couplets assez piquans sur Paris et sur les merveilles qu'on y montre pour peu d'argent; sur les affiches du charlatanisme et les contradictions des savans, sur les modes nouvelles et les ridicules du jour, sur les lieux publics, et les oisifs ou les originaux que les curieux y rencontrent. Cette intrigue amene deux scènes assez comiques, heureusement conçues, mais faiblement tracées; elles pouvaient être filées avec plus d'art, offrir plus de développemens, et beaucoup mieux remplir l'intention de leur auteur.

Dans la premiere de ces scenes, un médecin rencontrant sans le connaître l'amant de sa fille au spectacle dont il s'agit, prétend lui en expliquer tout le mystere: il lui permet d'adresser la parole à sa fille, comme si elle était le personnage invisible; mais où sera le coffret mystérieux? un valet adroit, caché sous un masque niais, se charge de ce rôle; ses deux bras étendus figurent les tuyaux conducteurs de la voix: les deux amans s'entendent ainsi, et se font de mutuels aveux, sans que le pere, qu'il eût fallu peut-être affubler du manteau de Cassandre, y voie rien autre chose que la démonstration de son système, et la découverte du secret qu'il croit avoir trouvé.

La seconde scene est celle où, cherchant à mettre à profit ce mot singulier de Beaumarchais, *un sot est un falot, la lumiere passe à travers*, le médecin tâche de surprendre au valet le secret de l'expérience mystérieuse qui attire la foule chez son maître. Elle a été fort applaudie.

Ces deux scenes font regreter que l'ouvrage, quoique très-léger, ne soit pas mieux conduit, et que, les couplets agréables qui s'y trouvent, ne sortent pas plus souvent du sujet. C'est, nous le croyons, le premier ouvrage du cit. Alexis Daudet qui a été demandé et nommé.

La piece est jouée avec gaieté, et doit une grande partie de son succès à Bosquier-Gavaudan, et au vaudeville piquant qui la termine, vaudeville dont nous empruntons le refrein pour dire qu'à moins d'être très-exigeant, on peut, aux Troubadours,

Voir la Femme invisible;

et cela cependant sans conséquence pour l'avenir; car l'auteur peut et doit faire beaucoup mieux. S....

Premiere Lettre sur l'éducation.

Vous prétendez, mon ami, que les lettres que je vous écrivis l'année derniere *sur l'Esprit public*, vous ont été très-utiles pour fixer votre opinion sur un sujet dont tout le monde parlait alors, et que chacun interprêtait à sa maniere. Vous dites qu'en donnant pour base à l'esprit public la volonté fondée sur le sentiment du bien-être, j'ai révélé une vérité que la conduite adoptée par notre gouvernement actuel a confirmée; que ce qui fait aujourd'hui la force de ce gouvernement, c'est qu'il a su faire vouloir en fesant aimer; que, s'il s'est attaché tant de partisans, c'est qu'il a su persuader à tous les français qu'à son existence et à sa conservation étaient liés leurs intérêts les plus chers; que c'est en cela que consiste tout le secret de sa force, que c'est par là qu'il a créé un véritable esprit public en France; que c'est là ce qui a ranimé le courage de nos guerriers, ce qui les rend invincibles, ce qui nous donnera la paix. Je suis, sur tous ces points, parfaitement d'accord avec vous; mais je ne vous accorderai pas que, parce que j'ai été une fois assez heureux pour éclairer votre opinion, je doive, aussi-tôt qu'il se présente quelques doutes à votre esprit, être en état de les résoudre. Si j'ai rencontré juste quand il s'est agi d'une définition pour laquelle il suffisait d'interroger son cœur, en fesant taire les préjugés et les passions, il ne faut pas croire que je satisfasse aussi aisément aux questions que vous m'adressez sur un sujet tel que l'éducation.

Je vois ce qui vous a fait penser à m'engager dans cette discussion. Vous étiez avec moi lorsqu'un des chefs d'une maison d'éducation des plus estimées de Paris, après avoir fait la description de la journée d'un éleve, se résuma en disant qu'il y avait neuf heures pour le sommeil, quatre heures pour les repas et la récréation, et onze heures pour le travail. Encore nous fesait-il observer que le tems même des repas n'était pas entiérement perdu pour l'esprit public, puisqu'une lecture publique fixait alors l'attention des disciples, ou du moins les contraignait au silence; ensorte que, sur quinze heures, l'éleve en passait douze et demie immobile sur son banc. Le papa et la maman s'applaudissaient d'avoir placé leur enfant dans une maison où il ne pouvait pas manquer de devenir bientôt très-savant. Je ne partageai pas leur enthousiasme: vous vous en apperçûtes; et quand nous fûmes sortis, vous me fîtes quelques questions auxquelles je répondis avec bonhomie. Vous prenez de là avantage pour m'engager dans des explications qui ne seront peut-être pas de votre goût, parce qu'elles vous paraîtront systématiques. Au reste, si ma doctrine ne vous satisfait pas, comme je ne me pique pas de faire des prosélytes, vous pourrez rejeter ce qui vous déplaira sans que je m'en formalise.

Quand doit commencer l'éducation? avec la vie. La premiere institutrice de l'enfant est la mere qui lui a donné le jour, et qui le nourrit de son lait; c'est elle qui, en étudiant ses desirs pour prévenir ses besoins, découvre ses premieres inclinations: tout est sensation chez l'enfant; il ne pense pas, il ne réfléchit pas, mais il sent; il a donc en lui le germe des passions, et ce germe est bientôt développé: or, les passions sont un instrument que la nature a mis entre les mains de l'homme; son bonheur et son malheur dépendent de l'usage qu'il en sait faire. Ce sont les passions qui font les héros; ce sont elles qui font les scélérats; il est donc essentiel, dès qu'elles paraissent, de les diriger vers le double but auquel elles doivent tendre: le bonheur de l'individu et celui de la société. Le grand art de diriger les passions pendant les premieres années de l'existence, consiste à ne pas les aigrir en les contrariant. Dans ces premiers momens, c'est au maître à obéir, au disciple à commander: cette assertion vous paraît peut-être un paradoxe; je crois cependant pouvoir vous en démontrer la vérité.

Ce que nous appelons caprices, déréglemens, vices, dans l'enfant, n'est pas l'ouvrage de la nature, mais celui des personnes qui l'environnent. La colere est le premier des défauts que nous prêtons à l'enfance; et nous nommons colere les cris qu'il pousse, l'impatience qu'il témoigne: ces cris cependant, cette impatience, sont les seuls moyens par lesquels il puisse avertir de ses maux, et faire connaître ses besoins. Il n'est pas plus à blâmer, quand il pleure, qu'à louer quand il rit; l'un et l'autre tiennent à sa disposition physique; mais comme les pleurs tourmentent une nourrice, et que les ris la flattent, elle appelle méchant l'enfant qui pleure, et le laisse crier sans chercher à le secourir: sa mauvaise humeur se borne là pendant les premiers mois; mais aussitôt que le nourrisson est devenu plus fort, c'est par des injures qu'elle répond à ses cris, et trop souvent par des coups; c'est alors aussi que ce qui n'avait été chez l'enfant jusqu'à ce moment que l'expression de la douleur, devient emportement; c'est alors qu'il commence véritablement à être méchant; mais il ne devient tel que parce qu'on lui en a donné l'exemple; que parce qu'on l'a aigri en le punissant, quand on aurait dû le soulager.

Ainsi l'homme a besoin d'éducation dès qu'il respire; il n'est pas question encore de le rendre vertueux, mais il faut déjà l'empêcher de devenir vicieux. Pour y réussir, il faut plus de soins, plus d'intelligence, plus de talens même qu'on ne se l'imagine. L'immortel auteur d'*Emile*, en rappelant les meres aux devoirs de la nature, a bien mérité de l'espece humaine; mais il ne paraît pas qu'on l'ait bien compris, ou pour parler plus exactement, on a pris dans son livre tout ce qui pouvait flatter le plus doux des penchans, et l'on a mis de côté ce qui pouvait contrarier les goûts. On veut bien nourrir son enfant de son lait; on a peine à concevoir comment une mere pouvait se décharger de cette obligation sur une étrangere qu'elle payait: on plaint celle que des circonstances particulieres forcent encore aujourd'hui à recourir à un moyen aussi douloureux; on traite de marâtre celle qui pouvant faire autrement, se sépare de son enfant aussitôt qu'il est né; mais on croit avoir tout fait quand on a présenté le sein à cette intéressante créature: après cela on la remet à une berceuse qui l'emporte, et l'on consent à ne plus la revoir jusqu'à l'heure d'un autre repas. Était-ce là ce que demandait Jean-Jacques? est-ce là toutce que la nature prescrit à une mere? non sans doute; je ne crois pas même qu'on puisse se faire illusion sur un point de cette importance. Il n'y a pas de mere qui ne comprenne mieux et Jean-Jacques et la nature; mais il en est peu qui consentent à se priver des plaisirs de la société pour se livrer entiérement aux jouissances de la maternité.

Je dis aux jouissances; car je ne saurais appeler autrement les services qu'une mere rend à son enfant. Mais, quand il y aurait quelques peines attachées à ce ministere, combien ils sont doux les dédommagemens qui font oublier les sacrifices! que de charmes attachés au sourire, aux caresses d'un enfant! Peut-on leur préférer les plaisirs bruyans de la société, les adulations de la perfidie? D'ailleurs comment s'en rapporter entiérement à des soins mercénaires? comment une mere, au milieu d'un cercle brillant, n'est-elle pas assiégée par l'idée des accidens qui peuvent arriver à son enfant? comment ne croit-elle pas toujours l'entendre crier? Mais ces cris n'indiquent-ils pas des besoins qu'il faut satisfaire à l'instant même? Mais ne sont-ils pas provoqués par la négligence ou le caprice de la berceuse? Comment une mere ne franchit-elle pas toutes les barrieres pour voler au secours de son enfant? Ce n'est pas pour la conservation seule du physique de l'enfant qu'une mere doit trembler dès qu'elle est séparée de lui, c'est encore pour son moral; son caractere s'aigrit; il devient colere, emporté, vicieux enfin, longtems avant qu'il puisse savoir ce que c'est que la colere, ce que c'est que le vice, et qu'on puisse entreprendre de le corriger; car la correction à cet âge est une barbarie. Tous les devoirs de la premiere éducation se bornent à veiller et à prévenir.

Ce que je dis pour ces premiers tems de la vie où l'enfant est encore à la mamelle, convient également à tout ce qu'on appelle le premier âge; mais il faut doubler de surveillance à mesure que les facultés intellectuelles se développent. Il n'avait fallu d'abord que des attentions et des prévenances: ici commence le second degré d'éducation, qui consiste dans l'exemple.

L'enfant est naturellement enclin à l'imitation. Il importe donc, dès qu'il est en état de voir et d'entendre, de ne rien faire, de ne rien dire qui puisse imprimer sur cette cire molle des traits défectueux qu'on aurait beaucoup de peine ensuite à effacer. Cette époque n'est pas ordinairement aussi reculée qu'on le croit. Combien de choses sont saisies par des enfans qu'on juge incapables de la plus légere attention. Ils savent à peine balbutier quelques mots, et déjà ils observent; ils réfléchissent, ils comparent: qu'il est dangereux alors de les laisser vivre, converser, jouer avec des personnes qui n'attachent aucune importance à leurs actions, et sur-tout à leurs paroles, agissent et parlent devant un enfant comme devant une machine! Mais la machine voit et entend; et ce qui quelquefois déplaît beaucoup aux indiscrets, elle parle et répete ce qu'elle a vu ou entendu.

Cette observation suffit pour montrer combien est vicieuse cette partie de l'éducation, même dans les familles où l'on se pique le plus d'aimer et de soigner les enfans. Quelle est la compagnie habituelle qu'on leur donne? Celle d'une femme